

## **Quelle philosophie pour les sciences du langage ?**

Claudia STANCATI  
*Dipartimento di Studi Umanistici  
Università della Calabria*

### ***Résumé :***

Pour esquisser les rapports entre la linguistique et la philosophie l'auteure se demande si la pluralité des perspectives et les voisinages avec d'autres disciplines qui caractérisent les études contemporaines sur le langage sont une nouveauté, et une nouveauté qui sépare à jamais la linguistique de la philosophie et, deuxièmement, lesquelles entre les philosophies du langage contemporaines sont capables d'éclairer les nœuds théoriques qui depuis toujours 'tracassent' qui s'occupe du langage. La réponse à la première question passe par l'examen de trois grands tournants de la linguistique : ses origines à la fin du XVIIIème et au début du XIXème siècles, la constitution de la linguistique générale et, finalement, la naissance des sciences du langage. Pour répondre à la deuxième question l'auteure part du tournant linguistique de la philosophie du XXème siècle pour évaluer les réponses données par les différents courants philosophiques ont aux grandes questions théoriques posées par les études sur le langage et leur attitude envers la linguistique en tant que discipline autonome. La réponse qu'on donne ici à ces questions c'est que la complexité qui appartient à la réalité du langage, des langues, et de leurs usages peut encore s'accorder à une forme de connaissance telle que la philosophie, qui n'a pas d'objet à proprement parler, mais qui peut accompagner toutes les formes de savoir en tant qu'épistémologie et philosophie des sciences.

### ***Mots-clés :***

Linguistique ; Sciences du langage ; Épistémologie ; Classification des sciences ; Sémiotique ; Philosophie analytique du langage .

«Une science réelle n'est pas un système de réponses. Au contraire c'est un système de problèmes qui demeurent toujours ouverts. Les axiomes fondamentaux d'une science sont les déterminations partielles des problèmes». (Valéry, 1974, p. 833-834)

## 1. LA LINGUISTIQUE ET LA PHILOSOPHIE AU XXÈME SIÈCLE

Au milieu du siècle dernier la philosophie était en plein tournant linguistique, mais du côté de la linguistique on avait des indications tout à fait opposées quant aux rapports avec la philosophie. La 'linguistique' comme «étude des langues considérées dans leurs principes et dans leurs rapports»<sup>1</sup>, suivant la définition très simple donnée entre 1863 et 1874 par le *Littré* et le *Littré-Beaujean*, s'est transformée au cours des années, et un siècle après, en 1966, dans le *Trésor de la Langue française* la définition de 'linguistique' se multiplie et acquiert beaucoup d'adjectifs tels que: 'diachronique', 'distributionnelle', 'fonctionnelle', 'généralisatrice', 'quantitative', 'structurale', 'synchronique', 'transformationnelle', et, encore, 'appliquée' avec toutes ses déterminations (Jacquet-Pfau & Sablayrolles, 2003). La linguistique ainsi détaillée n'a plus, souvent, aucun rapport avec la philosophie, c'est le cas, mais il n'est pas le seul, de la linguistique historique, bien qu'il ne manque pas de linguistes plongés dans la philosophie et des philosophes intéressés profondément à la linguistique comme nous le rappelle, par exemple, Lia Formigari<sup>2</sup>.

En 1974, dans le *Dictionnaire de la linguistique* de Georges Mounin, on peut lire que la linguistique est la «science du langage c'est-à-dire étude objective et explicative de la structure, du fonctionnement (linguistique synchronique) et de l'évolution dans le temps (linguistique diachronique) des langues naturelles humaines» et qu'elle «s'oppose ainsi à la grammaire (descriptive et normative) et à la philosophie du langage (hypothèses métaphysiques, biologiques, psychologiques, esthétiques, sur

<sup>1</sup> «Étude des langues considérées dans leurs principes, dans leurs rapports et en tant qu'un produit involontaire de l'instinct humain. Adj. Qui a rapport à la linguistique, à l'étude comparative et philosophique des langues. Études, travaux, découvertes, recherches linguistiques ». C'est une définition qui date de la première édition du *Dictionnaire* de Emile Littré (Paris, Hachette, 5 volumes, 1863 et 1872, p. 315 reprise par le *petit Littré* édité avec Beaujean en 1874).

<sup>2</sup> Les noms de ces philosophes et ces linguistes cités par Lia Formigari sont : Cassirer, Marty, Pareto, Gramsci, Vailati, Calderoni, Calogero, Von Mises, Ricoeur Hjelmslev, Snell, Pagliaro, De Mauro, (Formigari, 1995, p. 183-218). A ces noms on pourrait ajouter Martinet, Jakobson, Benveniste, Guillaume. En soulignant les rapports étroits entre linguistique et philologie qui ont été coupés, Jakobson et Benveniste sont encore bien conscients qu'il ne faut pas tout laisser à la philosophie et à l'herméneutique. Barthes, Kristeva, Meschonnic, Ducrot et Culioli sont eux aussi des chercheurs qui travaillent à la limite entre philosophie, philologie et linguistique.

l'origine, le fonctionnement, les significations anthropologiques possibles du langage)» (Mounin, 1974, p. 204-205). Mounin sépare donc radicalement la linguistique en tant que science soit des études grammaticales, soit de toutes sortes de perspectives philosophiques et des sciences de la nature.

Y a-t-il aujourd'hui quelque chose de nouveau, de tout récent, qui puisse suggérer une nouvelle évaluation des rapports entre la linguistique et la philosophie ? En effet, surtout dans les deux dernières décennies on a vu, d'un côté, la naissance d'un ensemble articulé de savoirs hétérogènes, les sciences du langage au pluriel (bien qu'en anglais on use encore très souvent du terme de 'linguistics') et, de l'autre côté, la crise du tournant linguistique qui a marqué si profondément la philosophie du siècle dernier.

Le premier phénomène, en déployant toutes les multiples facettes de l'étude des langues et du langage, rend impossible de ranger les études linguistiques dans une case unique, puisqu'elles sont obligées, en se disposant tantôt vers les sciences naturelles, tantôt vers les sciences humaines et sociales, de déplacer continuellement leurs limites et leurs objets entre la nature et la culture. L'on pourrait penser que l'utilisation de la locution 'sciences du langage' marque souvent une certaine distance de la linguistique historique et de la philosophie spéculative. En réalité, l'intérêt pour ces régions de l'étude du langage, telles que les pathologies, l'apprentissage, etc., qui sont contiguës aux sciences de la nature représentent «pour une pratique philosophique intéressée au langage (...) la source la plus riche et la plus adéquate d'information et de données empiriques» (Formigari, 1995, p. 184<sup>3</sup>).

Du côté de la philosophie du langage et de la philosophie dite linguistique, d'autres mutations ont été produites, qui ont périmé une certaine façon de traiter philosophiquement les problèmes majeurs du langage à partir de la sémantique pour en finir à la communication et à l'interface entre le langage et la cognition. Ces changements sont à leur tour, en grand partie, les conséquences du développement des sciences cognitives.

Pour tenter d'esquisser les rapports entre la linguistique et la philosophie aujourd'hui, il faudrait donc, à mon avis, se demander si la pluralité des perspectives et les voisinages avec d'autres disciplines qui caractérisent les études contemporaines sur le langage sont une nouveauté, et une nouveauté qui sépare à jamais la linguistique de la philosophie et, deuxièmement, lesquelles entre les philosophies du langage courant sont capables d'éclairer les nœuds théoriques qui depuis toujours 'tracassent' qui s'occupe du langage.

Pour répondre à la première question, je vais parcourir très rapidement trois grands tournants de la linguistique : ses origines à la fin du XVIIIème et au début du XIX siècles, la constitution de la linguistique générale et, finalement, la naissance des sciences du langage pour évaluer, à partir des voisinages de la linguistique avec d'autres sciences et/ou pra-

---

<sup>3</sup> C'est nous qui traduisons.

tiques, quel rôle pourrait-on donner aux réflexions philosophiques sur le langage.

Pour répondre à la deuxième question je poserai le problème à partir du tournant linguistique qui caractérise une si grande partie de la philosophie du XXème siècle et je me demanderai quelles réponses les différents courants philosophiques ont donnée aux grandes questions théoriques posées par les études sur le langage et quelle a été leur attitude envers la linguistique en tant que discipline autonome.

La question finale est de savoir si, dans l'état actuel des sciences du langage, ce n'est qu'en bouleversant les 'dogmes' de la philosophie du langage et de la linguistique telles que nous les avons connues jusqu'à hier que nous pouvons sortir de la 'métaphysique' et de 'l'idéologie' pour avoir la possibilité de trouver pour travailler sur le langage et les langues un guide dans une forme de connaissance telle que la philosophie, qui n'a pas d'objet à proprement parler, mais qui peut accompagner toutes les formes de savoir en tant qu'épistémologie et comme philosophie des sciences.

## 2. LA CLASSIFICATIONS PHILOSOPHIQUE DES SCIENCES ET LES 'VOISINAGES' DE LA LINGUISTIQUE

La réflexion sur le langage suit le développement de la pensée philosophique occidentale dès son essor, lorsque on pose les fondements théoriques et techniques de son étude, et, bien qu'il y ait dans «l'Antiquité des tentatives totalitaires visant à constituer une science globale du langage» (Desbordes 1989, p. 152), dès le début on étudie le langage dans un contexte pluriel qui est d'un côté celui des arts du discours, et de l'autre côté celui d'un horizon philosophique plus général.

Les bases de celles qu'on appellera pendant le Moyen Age les *artes sermocinales*, opposées aux *artes reales*, sont jetées à partir de la fin du Vème siècle. La partition établie au Moyen Age n'est pas modifiée pendant la Renaissance mais de nouveaux thèmes viennent s'ajouter à ceux qui étaient traditionnellement étudiés par la grammaire, la logique et la rhétorique. L'élaboration d'une philologie en tant que science des textes, l'inventaires des langues et leur description grammaticale, la naissance des langues vulgaires et la création des traditions littéraires nationales, le retour à une connaissance plus courante du grec, le changement progressif du rôle et des contenus de la rhétorique, sont tous des phénomènes qui ont contribué à l'accroissement d'une conscience métalinguistique en poussant ainsi les études sur le langage vers la science et, assez souvent, en les éloignant de la philosophie, en déplaçant aussi lentement le clivage entre les disciplines<sup>4</sup>. En revanche, la philosophie à l'âge moderne est habitée par des

---

<sup>4</sup> On ne peut que renvoyer ici aux nombreux travaux qui ont été produits, entre autres, par les autres éminents collègues qui ont collaboré à ce volume.

préoccupations touchant le rôle du langage dans notre rapport avec l'être des choses et leur connaissance jusqu'à en être presque hantée.

Finalement les rapports entre l'étude du langage et la philosophie ont persisté pendant des siècles, et ont été observés et décrits maintes fois, qu'on pense par exemple aux multiples articulations de la philologie et de la philosophie ou à la quête d'une langue parfaite. La nécessité d'une définition des rapports réciproques a été perçue à plus forte raison du moment où la linguistique a débuté en tant que discipline autonome du point de vue académique et encore toutes les fois qu'un nouveau dessein des rapports entre les différentes sciences a été fait grâce aux classifications proposées par des philosophes ou des scientifiques, dont on parlera. Les voisinages établis dans ces classifications entre les savoirs linguistiques et d'autres disciplines nous disent beaucoup sur la philosophie qu'on fait sur le langage et sur les rapports entre la linguistique et la philosophie.

À la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle, lorsque «la spécialisation des disciplines n'a pas engendré l'émiettement de l'horizon du savoir» (Gusdorf, 1973, p. 200), les réflexions sur le langage sont véritablement, comme les définit Gusdorf, le «carrefour épistémologique des sciences humaines», le «foyer de la réflexion anthropologique», elles surgissent donc non seulement du sein de la philosophie, mais aussi de savoirs situés dans d'autres régions des *humanitates*. La naissance des nouvelles sciences s'accomplit souvent non seulement par la découverte de nouveaux objets et de nouveaux phénomènes, mais aussi par un différent partage entre les domaines de la connaissance, par le déplacement des limites entre des disciplines qui existent déjà. La linguistique marque son domaine face à la philosophie, mais également face à la philologie en brisant la hiérarchie qui donnait la première place aux langues anciennes et privilégiait la langue écrite face à l'oralité.

La naissance de la linguistique a lieu à l'intérieur d'un processus d'ancrage de l'étude et de l'enseignement des disciplines à une formation professionnelle standardisée et structurée du point de vue académique. C'est cette saison qui voit, dans des moments différents, la naissance du terme linguistique dans les grandes langues européennes et la formation de différentes traditions nationales de recherche et d'enseignement universitaire. Ce moment est situé entre deux grands efforts de classification des sciences, celle de l'Encyclopédie et celle d'Auguste Comte, où il n'y pas de place pour la 'linguistique' en tant que telle<sup>5</sup>.

---

<sup>5</sup> La première classification est plutôt un système qu'un tableau historique, bien que ce mot ne soit pas trop aimé par les Encyclopédistes, elle est fondée sur la distinction entre les trois facultés qui permettent la connaissance *mémoire, raison et imagination*, qui croise une distinction entre les objets de la connaissance (Dieu, l'Homme et la Nature) auxquelles on joint celle entre la connaissance suivant les genres et celle suivant les espèces. À la fin du siècle on publie l'*Encyclopédie méthodique* de Panckoucke, le nouveau modèle éditorial, comme en témoignent les deux grands *Tableaux méthodiques* à la fin de l'ouvrage, qui produit un rassemblement des savoirs sur le langage et les langues et, si l'on n'y parle pas de 'linguistique', dans l'article '*Lexicologie*', ajouté par Beauzée, on esquisse une nouvelle tâche qui n'appartient ni à la grammaire, ni aux travaux sur les textes: «L'Orthologie, première partie

Toutefois en observant de plus près *l'Encyclopédie*, on pourra remarquer quelle sorte de voisinage on a entre les arts du langage et la philosophie. Dans le *Discours préliminaire*, d'Alembert présente l'invention des signes et des langues comme un moment évolutif fondamental de l'intelligence humaine. La grammaire est ici une branche de la logique, une grammaire rationnelle et philosophique, éclairée par une métaphysique subtile et visant à ôter tout ce qui est possible à cette sorte de caprice national qui est l'usage. En condamnant la rhétorique en tant que pédante et inutile imitation de l'éloquence naturelle et la philologie en tant que science embrouillée, souvent inutile et parfois barbare, d'Alembert se plaint qu'on dédie tant d'efforts à étudier la variété des lois qui régissent les langues que l'histoire nous a léguées sans comprendre que les véritables progrès des langues vulgaires coïncident avec les progrès de la raison philosophique.

L'article 'Grammaire' montre comme dans *l'Encyclopédie* le savoir linguistique s'est toujours interrogé sur les grandes questions philosophiques qui seront posées aux sciences du langage : le rapport entre langage et cognition, la communication, la constitution de la subjectivité, l'accord conventionnel sur les signes arbitraires, la diversité des langues.

Il manque probablement une vision d'ensemble des savoirs linguistiques, et c'est ce que Diderot dit dans l'article 'Encyclopédie' quand il définit une «imperfection de notre ouvrage» que «le côté de la langue est resté faible (...) je dis de la langue et non de la grammaire» (Diderot 1756).

Aux XVIIIème siècle l'interdisciplinarité est donc encore une pratique nécessaire, souvent les acquisitions scientifiques les plus remarquables sont l'ouvrage de penseurs universels, pour lesquels la science s'inscrit toujours dans une démarche à la fois philosophique et métaphysique, voire parfois théologique, puisque le cloisonnement des territoires disciplinaires est à son essor.

---

de la Grammaire, selon le système adopté dans l'Encyclopédie, se sous-divise en deux branches générales, qui sont la Lexicologie et la Syntaxe. La Lexicologie a pour objet la connaissance des mots considérés hors de l'élocution ; elle en considère le matière, la valeur et l'étymologie». La classification comtienne vise l'unité de la méthode suivant le degré de précision ou celui de certitude, et se fait à partir de la nature des objets et des faits. Cette deuxième classification, qui introduit la sociologie, ne fait aucune mention des études du langage, fait social par excellence. Le terme 'linguistique' paraît en effet entre la fin du XVIII et les premières années du XIXème siècle à partir de l'allemand et passe en France, où les polémiques suscitées par l'œuvre de Charles Nodier en favorisent la diffusion. En 1826 Adrien Balbi dans son introduction à *l'Atlas ethnographique du globe* l'utilise comme étude comparative et historique des langues. En 1832 le *Dictionnaire général de la langue française* de Raymond le reprend, et on le retrouve en 1835 dans le *Dictionnaire de l'Académie*, l'acception qui finit par circuler est celle de Nodier: «simple histoire de la parole et de l'écriture considérées depuis leur origine, jusqu'à la fin de leurs premiers développements naturels» (Nodier 1834 [2005, p. 6]). En 1834 Ampère, dans son *Essai sur la philosophie des sciences et sur leur classification* introduit des disciplines linguistiques avec des noms nouveaux et décidément fantaisistes tels que: *glossonomie, glossologie, glossognomie, lexiographie et lexiognosie* et 'philosophie des langues'.

En regardant l'Europe entre la fin du XVIIIème et le début du XIXème siècles, on s'aperçoit que le paradigme des études sur le langage reste extrêmement flou et, de fois en fois, marqué par l'empreinte des différentes traditions nationales.

En Allemagne le même processus d'institutionnalisation qu'on a observé en France à partir de *l'Encyclopédie* donne à la philologie et à ses méthodes le rôle principal (v. Hültschmidt 2000). C'est toujours en Allemagne qu'au début du XIXème siècle apparaissent de nouvelles formes de pensée sur le langage, ce que Humboldt appelle, de plus en plus dans ses notes inédites de 1801-1802 à 1820, une étude de 'linguistique comparée' et de 'linguistique générale' (Humboldt, 1968, p. 598 *sqq.*). Bopp parle de son travail comme d'une comparaison philosophique entre les langues, une discipline historique et philosophique générale au sens de Port Royal (v. Schmitter, 2000). Une philosophie du langage qui a pour objet les conditions et la forme de la Langue s'ajoute ainsi à une perspective historique et aux recherches sur l'«anatomie de la langue».

Si la *questione della lingua* donne à la linguistique en Italie des caractères absolument typiques (tel qu'un rapport très strict avec la philologie), en Angleterre, où, si la philologie est également l'une des sources d'où jaillit la linguistique (v. MacMahon, 2000)<sup>6</sup>, la recherche linguistique a aussi des caractères originaux : à l'intérêt pour le sanscrit, à l'énorme travail lexicographique de *l'Oxford English Dictionary*, s'ajoute l'influence de Müller qui oppose à la philologie 'continentale' sa philologie comparée en tant que science naturelle dont les objets sont des organismes naturels telles que les langues, pour cette raison Müller place la linguistique parmi les sciences naturelles et non parmi les sciences historiques<sup>7</sup>.

Du reste, les sciences de l'esprit ne sont pas encore présentes dans tous les textes qui proposent une classification des sciences ; absentes chez Comte ainsi que chez Spencer, elles commencent à être classées dans les textes de la deuxième moitié du XIXème siècle. La linguistique est présente dans les *Fondement des connaissances* écrits en 1851 par Antoine Cournot, pour qui la linguistique est une science toute récente, dont l'objet est de mettre en relief les affinités naturelles et les liens de parenté des idiomes, une idée de la linguistique épousée, comme on l'a vu, par Littré et Beaujean entre 1863 et 1874<sup>8</sup>.

En France les cinquante années successives à la fondation de la IVème section de Sciences Historiques et Philologiques de l'EPHE sont les années où les sciences humaines commencent à être reconnues en tant que telles. En 1908 Louis Havet, président de cette section, déclare :

---

<sup>6</sup> Le mot 'Linguistics' est imprimé en anglais pour la première fois en 1855.

<sup>7</sup> Il observe qu'en France on a préféré le nom commode mais un peu 'barbare' de 'linguistique' à 'philologie comparée' ou 'étymologie scientifique' ou 'glossologie', pour indiquer ce qu'on devrait nommer plutôt 'science du langage'.

<sup>8</sup> Voir plus haut, n. 2.

le mot 'sciences' pouvait étonner le public de 1868, qui était accoutumé (en a-t-on perdu la fâcheuse habitude?) à mettre les mots sciences et lettres en antithèse. En fait les lettres (sous l'aspect, il est vrai, qui est le moins familier au vulgaire) sont matière à science au sens propre. Ce qui définit la science, c'est la logique, c'est la méthode ; ce n'est pas l'objet. Une science est une étude à objet quelconque, étude qui, des données, de quelque nature qu'elles soient, tire d'abord des hypothèses, puis, confrontant les hypothèses avec le réel, les vérifie. Elle commence par prédire (peu importe quoi), et ensuite elle constate. (Havet, 1922, p. 4)

Si Whitney souhaite encore en 1875 que «comme dans les autres sciences d'observation et de déduction, chimie, zoologie, géologie, il y ait un corps non seulement de faits reconnus mais de vérités établies qui s'imposent à tous ceux qui prétendent au nom de savant» (Medina 1978)<sup>9</sup>, en 1882 Lucien Adam relève trois réponses possibles à la classification de la linguistique : science naturelle, science historique, science historique par son objet et naturelle par sa méthode<sup>10</sup>. C'est donc entre la fin du XIXème et le début du XXème siècles que la linguistique, devenue une science, est confrontée, d'un côté, aux sciences naturelles et à leurs méthodes, et, de l'autre, aux sciences littéraires et historiques et surtout aux sciences humaines et sociales à leur essor, telles que la psychologie et la sociologie. La linguistique commence donc à changer de place dans les classifications et à partir de ces nouveaux rangements nous pouvons comprendre qu'elle peut se dégager d'une perspective historique mais, puisque les phénomènes langagiers ne peuvent pas être classés une fois pour toutes, car ils relèvent du champs interindividuel de l'intelligence, de la volonté, de la sensibilité, en un mot de la liberté (v. Klippi, 2010), la linguistique ne peut éluder les problèmes ontologiques et épistémologiques et donc, encore une fois, véritablement philosophiques, qui sont posés par son appartenance à ce type de sciences.

C'est en 1893 que de La Grasserie publie *De la classification objective et subjective des sciences des arts et de la littérature*, où il refuse d'utiliser 'sciences humaines' ou 'sciences de l'homme' en préférant 'sciences de l'esprit' pour exclure toute référence aux aspects physiologiques et biologiques de l'existence humaine (La Grasserie, 1893, n. 11)<sup>11</sup>. De La

<sup>9</sup> Whitney, 1876, p. 260 est cité par Medina 1978 p. 23. Medina trouve que «Saussure n'est pas seul (...) et que le CLG s'inscrit dans le mouvement plus général de la recherche légitime, en linguistique, d'un rigueur, d'une objectivité scientifique, d'une autonomie» à partir de l'échec de la glottique et de la crise de l'historicisme. Quant à Sécheyne, Bally, Vendryes, Meillet, Schuchardt, il observe que «leur réflexion épistémologique passe souvent par une critique mutuelle éclairante sur les impasses et les détours qui connaît la linguistique dans son devenir», p. 22.

<sup>10</sup> Il s'agit d'une définition qui entraîne un débat du moment que, comme fait remarquer par exemple Dauzat, l'idée d'évolution a tout changé.

<sup>11</sup> Pour de La Grasserie, la philologie est l'étude de la langue littéraire tantôt que la linguistique est l'étude des langues connues suivant des lois, «la Linguistique proprement dite, écrit-il, est essentiellement la science des faits et des lois de l'évolution de l'expression du sentiment humain et la pensée humaine. Cette expression n'a pas seulement lieu par la pa-



Grasserie vise polémiquement à la classification proposée par Wundt. C'est à Leipzig en 1889<sup>12</sup> que Wundt développe dans un de ses *Essais philosophiques* un 'Système de Philosophie' qui veut jeter une lumière réellement philosophique sur la classification des sciences, en opposant les sciences philosophiques aux sciences particulières qui seront divisées en sciences formelles (mathématiques) et sciences réelles (partagées entre les sciences de la nature et les sciences de l'esprit, et encore en divisant toutes ces sciences entre les sciences de l'objet et celles du processus). Si la philologie est le modèle des sciences de l'esprit visant un objet (sans égard aux conditions de son existence), la psychologie est, pour Wundt, le patron des sciences du processus.

Un autre rapprochement intéressant, cette fois entre la linguistique et les sciences sociales, est fait par Goblot dans son *Essai sur la classification des sciences* (1898). Son point de départ est la recherche de l'objet de la science économique qui le porte à

reconnaître une analogie frappante et nullement artificielle entre certaines lois économiques et certaines lois du langage. Bien plus, la logique elle-même m'apparut comme une branche de la sociologie. Il me fallait donc définir la sociologie et je ne pouvais y réussir, cette science étant à peine née, qu'en tâchant de m'élever à une conception de l'ensemble de la science, et de fixer la nature, la signification et les limites de chacun des systèmes partiels dont se compose le système total. Il est nécessaire de se spécialiser, il n'est pas raisonnable de le faire d'une manière trop exclusive ; cela est même tout à fait impossible quand il s'agit des sciences dites morales, sciences naissantes, dans lesquelles la difficulté de poser les problèmes est plus grande encore que celle de les résoudre. Il est alors indispensable de déterminer avec exactitude l'objet de sa recherche, sous peine de chercher tout à la fois, ce qui revient à ne rien chercher du tout [...] la réalité étant infiniment complexe peut être envisagée à des points de vue fort différents, chacun de ces points de vue suggère un problème distinct qui n'a ni les mêmes données ni les mêmes inconnues. Distinguer ces points de vue ou ces problèmes c'est faire la classification des sciences. (*ibidem*, p. 2.)

Pour Goblot, ce dont est question, par exemple pour la linguistique en tant que «science, non historique, mais théorique, du langage», c'est d'«embrasser tout ce qui tend à rendre perceptibles à autrui des phéno-

---

role mais aussi par l'écriture et le geste », elle se divise en mimique, linguistique et graphique, phonétique, morphologie, et *psychique linguistique*, «communément et improprement appelée syntaxe», qui s'occupe des idées en tant qu'exprimables par le langage. Il y a encore une linguistique en tant que 'grammaire comparée, il s'agit d'une science plus générale (comme la sociologie face à l'histoire et à la géographie ou le droit comparé face à la jurisprudence), elle étudie pour une langue donnée son évolution, son histoire interne, ses rapports avec d'autres langues et pour des groupes de langues, elle étudie leurs parentés et en cherche les raisons. Il appelle 'linguistique intégrale' celle qui compare des langues qui ont une parenté, tandis que la classification objective des langues est, à son avis, une science à venir.

<sup>12</sup> Il faut rappeler que Wundt publie son ouvrage à Leipzig où, en 1888, se trouvait Saussure.

mènes intérieurs»<sup>13</sup>. La relation entre deux individus d'où naît tout fait social<sup>14</sup>, et dont les langues sont le modèle par excellence, permet de dissiper la confusion entre les faits collectifs et les faits sociaux. La réflexion épistémologique sur la linguistique guide ainsi Goblot à comprendre un problème philosophique fondamental, à savoir : comment les sciences morales peuvent devenir des sciences positives indépendamment de la 'réalité' de leurs objets, et pourquoi une science sociale est possible même s'il n'y a pas lieu de tout mesurer.

C'est encore un ouvrage sur la classification des sciences, celle du philosophe genevois Adrien Naville, qui consacre la vision novatrice de Saussure quant à «l'importance d'une science très générale, qu'il appelle sémiologie et dont l'objet serait les lois de la création et de la transformation des signes et de leurs sens. La sémiologie est une partie essentielle de la sociologie» (Naville 1901, p. 104). Quant à Naville, puisque «les linguistes actuels ont renoncé aux explications purement biologiques (physiologiques) en phonologie, et considèrent avec raison la linguistique tout entière comme une science psychologique», il croit que «la linguistique est, ou du moins tend à devenir de plus en plus, une science de lois ; elle se distinguera toujours plus nettement de l'histoire du langage et de la grammaire» (*ib.*). Pour ces raisons il place la linguistique dans le groupe général de la «théorématique», aux côtés des sciences mathématiques et des sciences physiques, dans le groupe des sciences psychologiques, réunissant les «sciences des limites universelles et des relations nécessaires des possibilités ou sciences des lois», alors que la philologie et l'histoire linguistique relèvent de l'histoire de la «science des possibilités réalisées ou science des faits» (*ib.*).

À l'époque de la fondation de la linguistique générale, la connaissance et la pensée des langues et du langage cherchent donc leur statut scientifique et leur place parmi les sciences humaines et sociales, et quand, quelques années plus tard, entre 1928 et 1931 deux grands Congrès, à la Haye et à Genève, consacrent la linguistique en tant que science douée de ses propres méthodes et d'instruments de travail, Bally peut affirmer que «ce n'est pas par un excès de positivisme que (le linguiste) peut atteindre (des) résultats» puisque désormais «la linguistique devient de plus en plus ce qu'elle est naturellement: une science de l'esprit» (Bally, 1929 cité par Chevalier, 2000, p. 526).

La linguistique et la philosophie des sciences ont parcouru dans ces années cruciales des voies souvent solidaires et parfois entrelacées : c'est de l'histoire philosophique des sciences et de la philosophie des sciences

<sup>13</sup> «On pourrait étendre un peu, continue Goblot, le sens d'un mot assez récent, et nommer *sémantique* la science de l'expression et de la signification en général», *ibidem*, pp. 22-223 ; pour Goblot «la linguistique ne s'occupe des signes que quand ils sont des mots, et elle comprend aussi la phonétique; elle est donc à la fois plus spéciale et plus étendue que la sémantique», *ibidem*, p. 208.

<sup>14</sup> Pour Goblot «la communauté de la langue crée une sympathie, un attrait mutuel entre tous ceux qui la parlent», *ibidem*, p. 206.

elle-même qu'à cette époque est issu, et utilisé en France spécialement, le mot 'épistémologie' en tant qu'étude critique des principes et des résultats des diverses sciences à partir de la diversité des leurs objets plutôt que de l'unité de l'esprit (Meyerson 1908, *Avant propos*, p. I). Et c'est que Saussure définit comme «point de vue réellement élevé sur la langue elle-même», ou «vue théorique» de la langue en l'attribuant à Baudouin de Courtenay et Kruszewski<sup>15</sup>. Le mot 'philosophique' indique pour Saussure une façon extrêmement positive d'approcher tout objet de science et notamment les langues. Cette attitude épistémologique (Normand, 2000, p. 465 ; Sécheyne, 1917) est marquée par l'adjectif 'générale', qui accompagne la linguistique, c'est ce que Saussure appelle encore, faute de mieux, connaissance 'philosophique' (v. Stancati 2004). Nous pouvons imaginer un rapport entre les idées de 'philosophie' discuté par Lalande et ses collaborateurs, et le genre de connaissance philosophique de la langue auquel pense Saussure. En effet, parmi les acceptions de 'philosophie' du *Vocabulaire* de Lalande, une correspond à l'idée saussurienne d'une science 'philosophique' et donc réellement scientifique de la langue : «tout ensemble d'études ou de considérations présentant un haut degré de généralité et tendant à ramener soit un ordre de connaissances, soit tout le savoir humain, à un petit nombre de principes directeurs» (v. Lalande 1926)<sup>16</sup>.

On comprend donc qu'au moment où le nom d' 'épistémologie' venait à peine d'être trouvé, la classification des sciences soit une des préoccupations majeures de la philosophie, c'est là vraiment que la philosophie trouve l'une de ses tâches principales, par cette voie elle suit de près le développement des sciences qui avaient quitté son domaine à partir de la fin du XVIIIème siècle et elle regagne ainsi un rôle fondamental.

Toute classification des sciences à cette époque de l'essor des sciences humaines et sociales (ou 'morales' comme on a vu qu'on les appelle encore souvent à cette époque) en portant sur la question de l'objet de ces sciences, vise un problème central, non seulement pour la philosophie des sciences mais pour la métaphysique en général, comme il est démontré par la création de la théorie des objets par Meinong et par le renouvellement que cette question théorique porte dans l'ontologie (v. Stancati, 2013 et 2014).

Ce que Saussure démontre, par son ouvrage et par l'influence profonde de son enseignement, c'est que, comme l'écrit Bergson, «l'avenir d'une science dépend de la manière dont elle a découpé son objet» (Bergson 1959, p. 1063). Tout au long du XXème siècle, la relecture du *Cours de linguistique générale* de Saussure moule souvent toutes les sciences humaines, comme le reconnaît Starobinski en 1970, la linguistique a été la science-pilote des sciences humaines en tant que «science de la forme liée au sens (elle) possède une application herméneutique dont l'intervention

<sup>15</sup> Contre Humboldt, Wundt et Paul se prononce Saussure, *CLGE* 3330.

<sup>16</sup> Cette définition est ici complétée par une longue citation de l'*Essai sur le fondement de nos connaissances* de Cournot.

est la bienvenue partout où il y a du langage à lire et du sens à déchiffrer» (Starobinski 1970, p. 10). En quittant les problèmes philosophiques de l'origine des langues et de la langue universelle, la linguistique reste en tout cas près des sciences humaines et sociales, et suit la philosophie qui, au tournant du XXème siècle, accompagne de près le développement de ces mêmes sciences et se pose la question de la nature ontologique des objets de la connaissance.

### 3. L'AVENEMENT DES PHILOSOPHIE SPECIALISEES : LA PHILOSOPHIE DU LANGAGE

Au début du XXème siècle, l'avènement de la linguistique générale a presque une coïncidence parfaite avec le tournant linguistique de la philosophie, puisqu'entre le XIXème et le XXème siècles la philosophie a un rapport privilégié avec le langage, conçu non comme objet d'une ou de plusieurs sciences, mais comme source inépuisable de réflexion. Ce rapport est très différent suivant les courants et les auteurs, suivant même les traditions nationales. La réflexion sur le langage a doublé ainsi toute la philosophie du siècle dernier au point qu'il est impossible d'en dessiner un plan complet. L'on pourrait indiquer d'une façon très schématisée trois attitudes plus générales : la sémiotique, la philosophie analytique, l'herméneutique. On cherchera ici à esquisser de façon très rapide, en utilisant quelques exemples paradigmatiques, le plus souvent italiens, la position de ces trois courants de la philosophie du langage face à la linguistique et aux sciences du langage, en mettant entre parenthèses nécessairement toutes leurs nuances et leurs multiples facettes.

Si le langage est une véritable condition universelle de possibilité de toutes les différentes versions de la philosophie du langage, ces versions ont un très différent rapport avec les sciences qui ont le langage et les langues pour objet.

L'intérêt pour la langue est un trait dominant de la philosophie contemporaine. [...] L'idée qu'une théorie des signes puisse et doive précéder une théorie des choses est caractéristique d'une grande partie de la philosophie de notre époque. Certes, les philosophies qu'on peut appeler philosophies du langage ne sont pas toujours, ni même souvent, dérivées d'une réflexion sur la linguistique ; c'est même assez récemment qu'elles ont tenu compte des principes, des méthodes et des résultats de la linguistique. En dépit de ce défaut de communication entre linguistique et philosophie du langage, la convergence d'intérêts est saisissante et peut être tenue pour un trait dominant de la pensée actuelle. (Ricœur 1971, p. 771).

Cette affirmation de Paul Ricœur va nous guider dans l'analyse de ces courants, car Ricœur est l'un des philosophes qui se sont le plus interrogés sur ces questions, et qui a établi son passage à l'herméneutique dans un dialogue serré avec la linguistique théorique.

Le premier courant dont est ici question est la sémiotique dont personne ne peut nier les liens étroits avec la considération philosophique du langage et avec la linguistique. Dans le cas de la sémiotique, il s'agit d'une perspective qui, à partir d'une quelconque des traditions qui y sont impliquées, a toujours institué des rapports plutôt que des coupures avec la matière linguistique, mais dans ce courant le modèle du signe a été tantôt moulé sur le signe linguistique qui a imposé son empire à tout le domaine sémiotique, tantôt il y a perdu complètement sa spécificité. À l'intérieur de cette même perspective, il faut aussi enregistrer des problèmes de distinction entre la sémiotique générale et la philosophie du langage, et entre la sémiotique générale et les sémiotiques spéciales. Particulièrement en Italie Garroni et Sini, Eco et De Mauro, ont donné des lectures très différentes de ces rapports. L'attitude philosophique, suivant Umberto Eco, est tout simplement constitutive de la sémiotique générale (Eco 1984 & 1990). De leur côté, Augusto Ponzio et son école regardent la philosophie du langage comme une sorte de métasémiotique destinée à discuter tout ce qui se trouve à la limite du terrain du sémiotique (Ponzio & al., 1994, p. 9).

Dans la perspective sémiotique, il y a encore bien des questions ouvertes ; puisque la sémiotique générale se veut une science, les problèmes de sa relation avec la philosophie du langage sont encore une fois ceux du rapport entre la philosophie et les sciences. La sémiotique, franchissant les limites de la sémiologie saussurienne et celles imposées à la sémiotique générale dans ses premières versions, a annexé la référence, la sémiotique naturelle, une nouvelle idée du sujet, les fondements de la cognition, qui se trouvent tous aujourd'hui souvent réunis dans le domaine de la sémiotique générale.

L'avènement des philosophies spécialisées est un trait saillant de la réflexion philosophique au siècle dernier. La philosophie du langage, c'est probablement l'une des premières philosophies spécialisées, et elle est aussi celle qui a cultivé, surtout dans sa version analytique, une séparation plus forte et radicale de la réflexion philosophique telle qu'elle était déposée dans la tradition.

Il y a vingt ans seulement lorsqu'en Italie, où la philosophie du langage comme discipline académique date des années 60 (v. Raynaud 2012)<sup>17</sup>, Diego Marconi, en présentant un panorama général de la philosophie du langage, pense pouvoir séparer nettement la réflexion philosophique sur le langage, aussi ancienne que la philosophie elle-même et dont le Cratyle platonicien est le premier grand ouvrage, d'une philosophie du langage strictement définie, qui débute en 1892 avec *Sinn und Bedeutung* de Frege (v. Marconi 1995). La fondation de la philosophie du langage ainsi conçue se passe pour Marconi dans un contexte marqué par les rapports avec la logique formelle et la linguistique générative, qui assureraient la coupure

---

<sup>17</sup> Giovanni Vailati, assistant de Peano, aurait été le premier des philosophes analytiques du langage en Italie, mais sa mort précoce a coupé cette tradition, en ouvrant la porte au triomphe de l'idéalisme.

profonde et radicale entre cette philosophie du langage et la tradition philosophique précédant et avec l'herméneutique en toutes ses formes (*ibidem*, p. 366). Pour Marconi, l'autorité, pour la philosophie analytique du langage, d'un nombre assez limité d'auteurs et de textes (Frege, Russell et Wittgenstein en premier lieu) a engendré une quantité de recherches telle qu'elle nous permet de considérer la philosophie analytique comme une discipline philosophique à part entière (*ibidem*, p. 367).

Cette philosophie du langage a été d'abord une forme de philosophie linguistique qui prétendait avoir une fonction thérapeutique quant aux problèmes philosophiques qui seraient engendrés essentiellement par l'usage du langage et qui seraient déliés, en utilisant la distinction de Wittgenstein entre la forme logique et la forme grammaticale, ou par le travail sur le langage ordinaire. On a ainsi consacré comme incontournable un paradigme axé sur la coïncidence entre le signifié et les conditions de vérité, sur le principe de compositionnalité, sur l'inutilité pour le signifié des représentations, des états psychologiques, voire des processus de compréhension.

À partir des années 1970, l'avènement des recherches sur l'Intelligence Artificielle et celui de la psychologie cognitive changent ce paradigme ; attaquée sur plusieurs fronts (à commencer par Quine), cette première version de la philosophie analytique du langage a laissé la place à une philosophie qui ne fait plus du langage un terrain fondationnel, mais qui utilise la méthode et les outils de cette première philosophie linguistique pour aborder d'autres problèmes philosophiques<sup>18</sup>, ce qui donnerait aujourd'hui à ce courant de la philosophie une série d'avantages théoriques tels que la possibilité de construire le consentement autour de ces véritables agglomérations de concepts desquels naît la science ; un rapport privilégié à l'état présent des mathématiques et des sciences de la nature ; une attention spéciale envers la qualité argumentative des textes philosophiques qui seraient ainsi soumis au contrôle de la communauté (Marconi 2014, p. 24).

Chacune de ces affirmations demanderait un examen critique dont il n'est pas ici question, ce qui fait l'objet de notre exposé est le problème du rapport de cette philosophie à la linguistique est qui est ainsi décrit par Marconi :

Il est facile, mais faux, de répondre que la linguistique, au contraire de ce que fait la philosophie, ne s'occupe pas du 'langage' mais des langues, des objets individuels qui ont leur histoire, leurs règles de changement et leur structure. D'abord les idiosyncrasies de chaque langue peuvent contredire les conclusions générales visées par la philosophie du langage, et deuxièmement il existe une linguistique théorique ou générale qui utilise les langues essentiellement comme la matière empirique pour une théorie générale du langage verbal (Marconi 1995, p. 371).<sup>19</sup>

---

<sup>18</sup> Il y a naturellement des exceptions, tel Dummett par exemple.

<sup>19</sup> C'est nous qui traduisons.

En dernier ressort le linguiste, à son avis, ne serait guère intéressé à la connaissance du français, de l'anglais, de l'arabe, etc., mais à la faculté de langage de l'espèce humaine et il appelle à témoigner en faveur de son affirmation un linguiste de l'école chomskyenne<sup>20</sup>. Et Marconi ajoute :

La philosophie du langage ne peut pas se distinguer de la linguistique par le fait d'être théorique plutôt que historique, [...] pure au lieu d'empirique; et elle ne devrait non plus s'en distinguer par le fait qu'elle ignore les phénomènes linguistiques de chaque langue et ses spécificités. Le rapport entre ces deux domaines de recherche est plus compliqué, et on ne peut l'élucider qu'à l'aide de considérations historiques. (Marconi, 1995, p. 371-372)<sup>21</sup>

Ce sont des propos qui n'ont pas reçu l'attention promise et, en tout cas, ces considérations historiques que Marconi demande ont été faites par des auteurs d'une tout autre orientation et dans des contextes tout à fait différents.

Marconi reconnaît finalement que la philosophie linguistique a tiré au clair des questions très importantes pour la philosophie, mais beaucoup moins importantes pour le langage puisqu'elle s'est toujours méfiée du langage ordinaire. Mais si la philosophie du langage a ses responsabilités, Marconi dit aussi qu'elle a rempli l'espace de la sémantique laissé presque vide par la linguistique du moment que même les linguistes les plus connus (tels que Saussure, Jakobson et Chomsky) n'auraient pas su porter la sémantique aux niveaux atteints par la phonologie et la syntaxe.

C'est une position qui est paradigmatique du rapport entre la plupart des philosophes analytiques et la linguistique, et même une théorisation de la philosophie du langage comme philosophie au moyen de la linguistique, avancée par Fodor et Katz (1962) finit par aboutir à une idée des langues inacceptable pour leur étude scientifique. L'on ne sort pas d'une philosophie du langage considérée comme le lieu d'où tirer toute inférence qui permet une connaissance conceptuelle en considérant les langues comme des amas déstructurés et non systématiques de constructions verbales (Katz 1966, p. 16).

Le grief principal porté contre la linguistique par la philosophie analytique du langage est donc celui d'avoir oublié la sémantique en laissant ce terrain à toutes sortes de philosophie mais c'est, à mon avis, un grief qui oublie une vérité fondamentale, à savoir que *the meaning of meaning* est toujours pluriel et qu'il ne peut être renfermé dans les bornes étroites fixées par cette sorte de philosophie. Mais ce qui est surprenant, c'est que ce même jugement est porté par Paul Ricœur qui, comme on a déjà dit, reconnaît plus que ne le font d'autres philosophes, la centralité de la linguistique dans la culture contemporaine, mais qui considère lui aussi que «le progrès même des sciences du langage a pour contrepartie l'oubli ou la méconnaissance

---

<sup>20</sup> Le linguiste cité ici par Marconi est Cook, 1988, p. 22.

<sup>21</sup> C'est nous qui traduisons.

sance de certaines dimensions du langage, qui sont précisément l'enjeu de la philosophie» (Ricœur 1978, p. 449). Le partage de la philosophie serait en premier lieu d'ouvrir à nouveau le chemin du langage vers la réalité, vers le sujet et vers la dimension intersubjective, d'autant plus que les sciences du langage ont tendance à affaiblir, voire à effacer ou à couper ces liens. La question de la réalité est le point de départ pour Ricœur, car déplacer le langage vers l'ontologie amène par conséquent à envisager la question du sujet et de sa communauté hors du niveau psychologique et/ou du niveau moral. À son avis, c'est proprement la clôture du système, lieu de l'analyse, entité faite de relations internes (suivant Hjelmslev), qui permet le signe bifacial qui coupe tout lien avec les *res*.

Le cible de Ricœur est l'une des versions du structuralisme, mais à ce paradigme il reconnaît que, quels que soient ses défauts, il a permis à la linguistique en Europe, et surtout à ces linguistes qui ont de l'intérêt pour la philosophie (tels que Martinet, Jakobson, Benveniste, Guillaume), de ne pas se déplacer vers les sciences de la nature de façon antiphilosophique, antimentaliste, anti sémantiste, au contraire de ce que fait la linguistique américaine, après Sapir et avec Bloomfield, avant que Chomsky vienne explicitement se réclamer comme l'héritier de certaines traditions philosophiques. Pour Ricœur, le structuralisme porte un véritable défi à toute la tradition philosophique occidentale qui, de Descartes à Husserl, est fondée sur le sujet qui est ainsi déplacé dans la psychologie afin d'obtenir une linguistique anonyme, où personne ne parle et même la sociologie de la communication (fondée sur le modèle de Jakobson) se place hors de toute intimité. Ce sont là pour Ricœur (1971) les questions restées ouvertes, ce qu'il appelle les antinomies, voire des 'énigmes'.

Et c'est en s'appuyant sur le travail d'un linguiste tel qu'Émile Benveniste et de ses *Problèmes de linguistique générale*, que Ricœur finit par faire encore une distinction entre la linguistique structurelle et le structuralisme philosophique qui prend appui sur un système clos comme la langue, sans sujet, sans les choses, sans termes, pour reconnaître l'apport fondamentale de la linguistique à la science de la culture et à une théorie générale des activités symboliques de l'homme (Benveniste 1966, pp. 38-39)

<sup>22</sup>

La notion de discours<sup>23</sup>, le dédoublement de la linguistique entre la sémiologie et la sémantique telles qui lui viennent de Benveniste, permet-

<sup>22</sup> Pour Ricœur, la linguistique générale s'efforce ainsi de trouver le code de règles en nombre fini qui régit des productions discursives complexes telles que: fables, mythes, récits, poèmes, etc.

<sup>23</sup> Ricœur voit avec beaucoup d'avance sur d'autres philosophes, l'importance pour toute philosophie du langage de discuter les positions de la phénoménologie et souligne l'importance du dialogue entre la phénoménologie et la philosophie du langage ordinaire. Ce n'est à mon avis qu'en relisant certaines indications de Husserl (et de certains de ses élèves tels que Pos) qu'on peut sortir des impasses concernant certaines questions ouvertes dans le domaine langagier. Si Strawson cherche dans les *individuals* (corps et personnes) les fondements non linguistiques de la référence, pour Ricœur la même opération est faite par la phénoménologie. Dès les *Recherches logiques* (1900-1901) Husserl veut montrer le para-



tent à Ricœur de sortir des impasses pour montrer le caractère d'action intentionnelle du langage et son statut de médiateur entre le sujet, le monde et les autres<sup>24</sup>. Le deuxième passage de Ricœur est celui d'utiliser la notion de *Bedeutung* pour les discours et les textes poétiques et littéraires, pour lesquels il parle d'une *Bedeutung* de deuxième degré<sup>25</sup>. L'accès à ce niveau de la 'réalité' est pour Ricœur d'une grande importance car, contre l'intuitionnisme du *cogito*, il pense que le sujet peut se connaître seulement grâce à la longue route tracée par les signes d'humanité déposés dans les œuvres de la culture.

En conclusion, même si la philosophie du langage reconnaît à la linguistique d'avoir été le véritable levain de tant de domaines, le plus souvent les philosophes ne renoncent pas à porter plainte contre la linguistique pour avoir exclu des questions fondamentales : le rapport entre le langage et la logique (du moins de cette partie qui ne peut pas être réduite à la structure de la langue), mais, surtout, entre le langage et la réalité. Il est donc légitime, à leur avis, dans cette perspective qu'on a vue si largement partagée, de penser qu'il y ait une philosophie du langage sans linguistique : la philosophie du langage dans l'œuvre de ses représentants majeurs (et entre eux différents) du XX<sup>e</sup> siècle (Frege, Russell, Austin, Ryle, Carnap, Quine, Wittgenstein, Husserl) dépasse pour beaucoup de philosophes la linguistique et son épistémologie.

Toutefois, à partir des rapports entre la linguistique et la philosophie, d'autres tentatives ont été faites, qui sont très riches et intéressantes comme ceux de Esa Itkonen ou les travaux de Tullio De Mauro, ainsi que la 'philosophie des langues' proposée par Lia Formigari (2006, p. 123), ou la philosophie du langage envisagée par Sylvain Auroux en continuité avec la philosophie de la linguistique et des sciences du langage.

Si le paradigme référentiel avait ouvert le tournant linguistique en philosophie pour répondre à des questions que la linguistique semblait négliger, la pragmatique en plein essor nous montre la nécessité de placer les phénomènes de langage dans un horizon plus vaste. Cet horizon est celui de la communication qui est devenu global et traversant différentes formes de société et de culture, mais il est aussi traversé par les découvertes des sciences cognitives, lesquelles nous montrent encore une fois la nécessité de comprendre les racines naturelles, neurobiologiques, du langage.

---

doxe du langage qui n'est pas primitif mais dont la dépendance de ce qui le précède ne peut s'exprimer que par le langage même. Ce qui est 'pré prédicatif', dans toute ses formes, est donc une *arché* de toute signification et le langage est situé au carrefour de cette exigence avec l'exigence logique du *telos*. Il ne faut pas oublier l'importance que Jakobson accorde à certaines positions de Husserl.

<sup>24</sup> V. surtout : Ricœur, 1973.

<sup>25</sup> Le monde du texte est créé par la poésie, qui est en même temps une création et une origine du langage. Ce qui est intéressant (et à mon avis bachelardien) c'est que cette idée s'appuie sur le rôle joué par les modèles dans l'épistémologie de la physique où l'imagination scientifique se fait également créatrice. La référence est ici à Black & Hesse, 1970.

#### 4. DE LA LINGUISTIQUE AUX SCIENCES DU LANGAGE : UN TOURNANT ANTIPHILOSOPHIQUE ?

Entre les années vingt et les années cinquante du siècle dernier, l'unité relative des études sur le langage et les langues est le plus souvent assurée par la référence aux modèles et aux méthodes de la phonologie moderne<sup>26</sup>, mais 'l'empire de la phonologie' n'a certainement pas empêché qu'il y ait à l'intérieur de la linguistique elle-même des linguistes à forte 'vocation' philosophique et/ou épistémologique.

À l'articulation plurielle des différentes formes de la philosophie du langage correspond une grande variété d'attitudes des linguistes envers la philosophie et une pareille multiplicité de perspectives.

C'est le cas, premièrement, de Hjelmslev, pour qui le linguiste doit mettre en place une connaissance théorique du langage, qu'il qualifie de 'philosophique' suivant l'expression de Rasmus Rask. Faire le système des langues et du langage en général signifie pour Hjelmslev transformer la linguistique en philosophie du langage, la seule possible puisque c'est la seule philosophie qui puisse dépasser la coupure entre la grammaire des philosophes et le travail technique des arts du discours. On parle à ce propos d'épistémologie hjelmslevo-saussurienne, qui serait capable de relire la tradition de la linguistique générale et du structuralisme sans retomber dans les défauts qui lui ont été tant de fois reprochés pour tenir dans son projet les langues et les paroles, le système et les lois, les signes dans leur double essence de nature et de culture<sup>27</sup>.

En tant que grands courants de la linguistique, le structuralisme et le générativisme ont donné à leur tour un apport fondamental à la philosophie et/ou aux sciences humaines. C'est le tournant chomskyen qui clôt le structuralisme mais, comme il a été observé, il peut y avoir une sorte de continuité souterraine entre Saussure et Chomsky, par plusieurs voies bien qu'elles soient parfois détournées. Grammaire, règles et représentations sont en tout cas le cœur du savoir linguistique, bien que pour les structuralistes elles constituent un dispositif descriptif, tandis que pour Chomsky il s'agit d'une modélisation réaliste du savoir du locuteur.

Bien qu'il se rallie explicitement à la tradition philosophique, dans toutes ses phases successives jusqu'au programme minimaliste, Chomsky a gardé l'idée de sa théorie comme une théorie scientifique qui concerne la nature du mental et qui formule à cet égard des hypothèses qui peuvent être confirmées ou démenties par des faits. Ce qui est spécifique du langage humain, sa *créativité*, est aussi son lien essentiel à un dispositif mental très puissant capable d'établir en tout moment un pont entre le son et le signifié, qui est le plus essentiel et le mieux fonctionnant qu'il est possible

---

<sup>26</sup> Même au morphème Harris 1941 et, plus tard, Hockett 1968, p.9 et *id.* 1987, p. 81 proposent d'appliquer les méthodes de la phonologie.

<sup>27</sup> Sur ces thèmes je renvoie aux travaux de Caputo, 2010.

d'imaginer, mais qui reste toujours hors de toute prise en compte des langues réelles.

De l'autre côté, le long du socle structuraliste, des failles sont ouvertes et chacune d'elle ouvre à son tour un problème qui n'est pas seulement un problème linguistique, mais qui est aussi philosophique, à savoir : l'ontologie de la langue, la place de la parole, le rapport entre l'individu et le social, le statut du sujet, le système et le changement, etc.

Un linguiste tel que Michele Prandi, a récemment proposé un 'tournant philosophique' en linguistique c'est-à-dire qu'il demande de parcourir à rebours le tournant linguistique de la philosophie du XXème siècle né du fait qu'on considère que l'accès privilégié aux concepts est constitué par leur expression langagière et il demande de replacer l'étude du langage dans un contexte ontologique différent (Prandi 2007). Il s'agit de considérer que les expressions linguistiques complexes et leur contenu ne peuvent avoir une description exhaustive qu'à condition d'y accéder par la voie d'un système conceptuel indépendant de toute expression linguistique. Si ce qu'on trouve dans un texte peut être intangible par l'expérience, l'expérience des choses est cohérente tautologiquement, les conditions de cohérence n'appartiennent pas aux structures des langues ni aux différents syntaxes (comme le voudrait Chomsky) ni au lexique<sup>28</sup>. Les conditions de cohérence forment un système de présuppositions conceptuelles que nous utilisons en premier ressort pour nos comportements spontanés (ce que Husserl appelait attitude naturelle). À partir de ces comportements la cohérence s'étend aux concepts partagés et aux signifiés des mots et des expressions. Tout cela forme ce que Prandi appelle 'ontologie naturelle'. Il ne s'agit ni d'un système de concepts, ni d'une structure cognitive, ni d'une attitude théorique, mais d'une attitude pratique dans laquelle nous avons une confiance aveugle : c'est la partie la plus qualifiante de notre ontologie naturelle partagée. Ces présupposés ne sont pas remis en cause, ni argumentés, ni exprimés de façon explicite. L'ontologie naturelle est une sorte de constitution qui fonde la légalité conceptuelle de notre forme de vie y compris de notre conduite symbolique. Si sur un plan de structure la légalité conceptuelle et la légalité grammaticale sont autonomes, sur le plan fonctionnel l'activité symbolique est fondée sur l'ontologie naturelle sans laquelle elle ne peut pas être conçue «dès qu'il quitte le domaine des structures strictement formelles il s'engage sur un parcours fonctionnel, il est poussé à intégrer la grammaire des formes avec une composante philosophique, à savoir une grammaire des concepts composée par un système de concepts cohérents et par les conditions de leur cohérence» (*ibidem*, p. 85).

Ce que Prandi propose pour les rapports entre la linguistique et la philosophie c'est une grammaire philosophique en tant que

construction de réseaux de relations sémantiques complexes, dont les racines s'enfoncent à la fois dans les structures grammaticales formelles et dans un sys-

---

<sup>28</sup> *Ibidem*, p. 87. Les auteurs considérés sont ici: Mc Cawley, Lakoff et Wierzbicka.

tème de concepts partagés. Si les formes grammaticales de codage rentrent dans le domaine d'une grammaire pure, l'analyse des concepts cohérents et de leurs conditions de cohérence est depuis toujours l'une des tâches nobles de la philosophie. Comme les philosophes ont ressenti le besoin de dessiner la trame des concepts parcourant leur expression linguistique, le linguiste s'aperçoit qu'une description rigoureuse du signifié des expressions demande un accès directe, indépendant du codage linguistique, à un système de concepts cohérents et à leurs conditions de cohérence. Ainsi le cercle ouvert par le tournant linguistique en philosophie se boucle : il est impossible d'étudier les concepts comme si l'expression n'existait pas, il n'a pas plus de sens d'étudier l'expression oubliant qu'elle bâtit ses structures sémantiques spécifiques ni sur la nébuleuse dont parlait Saussure (1916) ni sur le 'sable' de Hjelmslev (1943) mais sur une couche solide de concepts partagés. (*ibidem*, p. 94)

Ce dialogue continu ne se fonde pas sur la primauté de la langue ou des concepts, mais connaît une infinité de points d'équilibre.

Il y a vingt ans à peu près l'expression 'sciences du langage' est devenue usuelle. Il y a désormais des disciplines qui ont des voisinages assez étroits avec la linguistique, puisqu'il y a plusieurs disciplines qui ont pour objet des faits qui sont *conditio sine qua non* pour l'existence des langues et de la parole humaines : le cerveau, la phonation et l'audition, les perceptions non seulement auditifs mais aussi visuels, l'apprentissage, la transmission génétique (qui n'est pas prouvée pour les universels linguistiques), le temps, le mouvement, l'informatique, la société<sup>29</sup>. Si le panorama des philosophies du langage est flou voire incertain, le paysage épistémologique des sciences du langage reste aujourd'hui souvent indécidable ainsi que leur rapport aux autres sciences : objets, concepts, méthodes voire l'histoire restent sujets de controverse.

Il est sûr qu'aujourd'hui le langage constitue un point de convergence entre différentes disciplines du domaine des sciences humaines et sociales, mais aussi du domaine des sciences biologiques et neurobiologiques, au point que quelqu'un s'est demandé si les sciences du langage n'ont pas obscurci la linguistique, puisque, en multipliant les perspectives, elles ont négligé la description, l'analyse et la comparaison des langues (Lazard 2006, p. 151). Et, du reste, si l'on considère la linguistique comme une science qui fonde son savoir sur des invariants mais qui cherche aussi des variations pragmatiques et opératives aussi bien que sociolinguistiques, des questions restent ouvertes qui sont de nature philosophique ainsi que linguistique, à savoir : quel rapport il faut établir ou rétablir entre le signifié linguistique et tout ce qui est hors du langage et même dans la tête du locuteur avant le langage et auprès du langage.

Saisir cette multiplicité est bien difficile : encore une fois la question de l'objet s'avère centrale. Bachelard nous a montré le travail difficile fait par les sciences de la nature pour saisir ses nouveaux objets après la

<sup>29</sup> La société, même minimale, est nécessaire mais Brown et Levinson 1987, Kerbrat-Orecchioni 1992 et Grice [1975] ont mis en évidence que le caractère verbal n'est pas primaire et/ou nécessaire. v. Grunig 2003.

nouvelle révolution scientifique du XXème siècle, il est évident que la difficulté de ce type de travail est bien plus aiguë dans les sciences humaines et sociales. En effet, les sciences humaines demandent le ‘découpage’ de leurs objets suivant plusieurs types de modèles qui se superposent ou sont convergents au-delà de toute division ou différence au niveau ontologique. En plus, les données des sciences humaines ne sont pas les simples produits d’une expérience perceptive, puisqu’ils restent dépendants des faits et des faits signifiants, c’est ce qui ouvre encore un autre espace philosophique concernant les modes d’accès aux données.

Ce sont les difficultés dont parle Gilles Gaston Granger :

Dans le cas des sciences de l’homme, la transmutation en objet scientifique du vécu complexe et changeant qu’est le fait humain, même de ses aspects communément reconnus comme publics, continue de faire problème. [...] Dans les sciences de la nature, chaque aspect objectivé de la connaissance sensible, chaque phénomène est identifié au moyen de critères accessibles à tous ceux qui possèdent un outillage matériel et intellectuel déterminé. [...] Or le sociologue, le psychologue, l’économiste ne sont point en mesure, la plupart du temps d’exhiber de tels critères. À quelle difficulté spécifique se heurtent-ils donc pour ‘sauver’ leurs phénomènes ? Nous donnons le nom de significations à ces aspects *sui generis* de notre expérience qui caractérisent le fait humain en général. Dès que l’homme est perçu — ou supposé — comme protagoniste, nous visons l’expérimenté comme ‘renvoyant’ à une autre chose, à l’instar des mots du langage ou de nos images mentales. (Granger, 1994 p. 260)<sup>30</sup>

Comme le démontrent certains des exemples cités, il y a la possibilité d’une philosophie du langage qui travaille à partir de la linguistique et des langues et de leur connaissance à condition d’être conscient que le travail sur le langage requiert au moins un double effort philosophique : d’un côté, le travail vers l’ontologie naturelle et ses formes expressives, de l’autre encore et encore le travail sur l’ontologie sociale dont la voie nous avait été indiquée par Saussure et qui trop souvent, après Searle, a été bana-

<sup>30</sup> Pour Lazard, Granger ne parle pas ici du linguiste, puisque la *langue* saussurienne est, à son avis, un objet qui échappe à ces difficultés, (Lazard, 2012, p. 80-81). À Granger, qui a suivi la leçon de Bachelard, et a dépassé la rigidité des catégories kantienne et le réalisme de Gurvitch, l’expérience se présente comme un magma surdéterminé de significations diverses qui peuvent être «comme dans le cas des œuvres et des institutions humaines, en partie immanentes dans l’objectivité de l’expérience même; ou bien elles peuvent dériver de la *présence* de la subjectivité dans l’objectivité, dans l’imbrication entre notre vécu (de sujets qui même spontanément donnent du sens) et les choses du monde naturel objectif». Pour comprendre ce magma, la science attribue des significations et s’éloigne de l’expérience et ainsi devient consciente de la connaissance en tant qu’instance d’ordre et de conceptualisation formels. La science que Granger propose n’est pas réduite au langage et donc privée de tout pouvoir sur les choses, l’épistémologie est bien consciente de la distance qui sépare les formes de la perception des formes de la science mais elle peut conquérir de nouveaux objets à la connaissance scientifique grâce au langage tout en gardant le contact avec le monde de la perception et sans être écrasée par le nominalisme, par les tentations grammaticales ou par le lyrisme énigmatique de certains passages de Wittgenstein», Moravia 1977, p. 8 (c’est nous qui traduisons) et *ibidem*, p. 30.

lisé par la nouvelle, et tout récente, vague de la deuxième génération de la philosophie analytique.

Ces indications épistémologiques et philosophiques qu'on a ici trop rapidement esquissées, méritent, à mon avis, d'être travaillées à nouveau à la lumière d'une idée nouvelle de la linguistique. L'objet de la linguistique scientifique est un objet pluriel, dont on a des formulations diverses voire opposées qui accueillent ou qui refoulent des questions philosophiques centrales telles que le sujet, l'intersubjectivité, le rapport entre l'individu et son milieu social, ou la capacité référentielle, le rapport de la sphère du langage à la nature ou à l'artifice et à la culture. La pluralité des sciences du langage nous montre que probablement une image adéquate de l'objet pluriel de ces sciences est celle d'un prisme, donc celle d'un objet ayant plusieurs dimensions, dont les faces appartenant à des plans différents ont des lignes d'intersections sur lesquelles il faut surtout travailler pour donner des réponses : on pourrait parler d'une épistémologie difficile suivant encore une fois la leçon de Bachelard.

Aujourd'hui il semble s'avérer de plus en plus ce que Hjelmslev écrivait : «la science du langage ne peut et ne doit pas être développée sans contact avec les autres domaines de la vie intellectuelle, de la même façon que la vie intellectuelle de l'homme et l'histoire de la civilisation ne peuvent être étudiées avec profit sans la connaissance de la linguistique» (Hjelmslev 1971, p. 16). Encore une fois, en effet, les sciences du langage sont au cœur de toutes les questions majeures des sciences. Et beaucoup de ces questions sont encore nos objets philosophiques par excellence : la cognition, le rapport du physique et du mental, de l'homme et de l'animal, le rapport de la nature et de la culture, les conditions de la socialité et de la communication, le rôle de la symbolisation sont autant des lieux communs entre la philosophie, les sciences et les sciences du langage y compris la linguistique dans toutes ses déclinaisons.

En 1945, dans sa dernière conférence, *Structuralism in Modern Linguistics*, Cassirer montre la spécificité du langage en tant qu'objet de la pensée et de la science est telle à faire éclater toute distinction entre les sciences de la nature et celle de l'esprit (Cassirer 1945). Les sciences du langage aujourd'hui témoignent encore une fois de la nature sans analogie de l'objet 'langage' comme l'écrit Tullio De Mauro : il ne s'agit pas de mettre en question la validité

des classifications des sciences, au contraire, en les prenant très au sérieux, il s'agit de faire mieux comprendre la nature intimement composite que la matière langagière impose, si l'on peut s'exprimer ainsi, à qui veut l'aborder de n'importe quel point de vue, plus ou moins spirituel ou naturaliste, idéographique ou nomothétique. Cette nature intimement composite, c'est le réflexe, sur le plan de la recherche scientifique, de la complexité qui appartient à la réalité qu'on doit étudier : du langage, des langues, et de leurs usages. C'est à cause de ces considérations qu'à différentes époques on a cherché à faire valoir des perspectives qui intégraient toutes les contributions et tous les résultats des

différents domaines de la recherche linguistique. (De Mauro 2008, p. 20)

© Claudia Stancati

#### REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

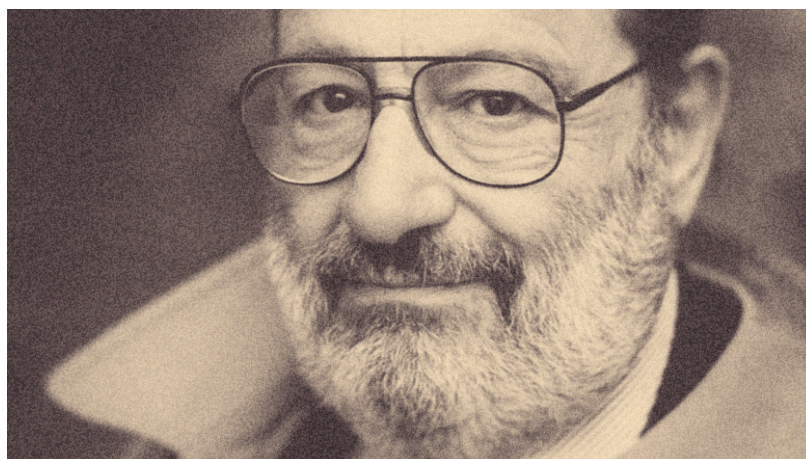
- AUROUX Sylvain, éd., 1989 : *HIL, I*, Liège-Bruxelles : Mardaga, Chap. III, (aa. vv., «La Naissance de la Réflexion Linguistique Occidentale », pp. 149-242), sec. I.
- 2000 : *Histoire des idées linguistiques*, t. III, Sprimont : Mardaga.
- BALLY Charles, 1929 : «Discours inaugural» du *Congrès de linguistique*, Genève.
- BENVENISTE Emile, 1966 : *Problèmes de linguistique générale*, Paris : Gallimard.
- BERGSON Henri, 1959 : *Les deux sources de la religion et de la morale*, (éd. or. 1932), in *id.* : *Œuvres*, A. Robinet éd., Paris : PUF.
- BLACK Max, HESSE Mary, 1970 : *Models and Analogies in Sciences*, Notre Dame: University of Notre Dame Press.
- BROWN Penelope & LEVINSON Stephen C., 1987 : *Politeness*, Cambridge, Cambridge University Press.
- CAPUTO Cosimo, 2006 : *Semiotica e linguistica*, Roma: Carocci.
- CASSIRER Ernst, 1945 : «Structuralism in Modern Linguistics», *Word, Journal of the Linguistic Circle of New York*, I, 2, p. 99-120
- CHEVALIER Jean-Claude, 2000 : «Les congrès internationaux et la linguistique», in Auroux, 2000, p. 517-528.
- COOK Vivian James, 1988 : *Chomsky's Universal Grammar*, Oxford: Basil Blackwell.
- COURNOT Antoine, 1851 : *Essai sur les fondement de nos connaissances et sur les caractères de la critique philosophique*, Paris, Hachette.
- DE MAURO Tullio, 2008 : *Lezioni di linguistica teorica*, Roma-Bari : Laterza.
- DESBORDES Françoise, 1989 : «Les idées sur le langage avant la constitution des disciplines spécifiques », in Auroux éd., 1989, p. 149-161.
- DIDEROT Denis, 1756 : 'Encyclopédie', in *Encyclopédie*, nouv. imp. fac. de la première édition, Paris : Briasson, 1751-65, Stuttgart, 1966, vol. VI.
- ECO Umberto, 1984: *Semiotica e filosofia del linguaggio*, Milano: Bompiani, p. XII.
- 1990: *I limiti dell'interpretazione*, Milano: Bompiani.

- FORMIGARI Lia, 1995 : *Filosofia e linguistica*, in *La Filosofia*, 4 voll. a c. P. Rossi, vol. II, *La Filosofia e le scienze*, Torino : UTET.
- 2006 : «Pour une philosophie de la linguistique», *HEL*, t. XXVIII, fsc. 1, p. 117-125.
- GOBLOT Edmond, 1898 : *Essai sur la classification des sciences*, Thèse publiée, Paris : Alcan.
- GRANGER Gilles Gaston, 1994 : *Formes, opérations, objets*, Paris : Vrin.
- GRICE : Paul H., 1975 : «Logic and Conversation», *Syntax and Semantics*, vol.3 edited by P. Cole and J. Morgan, Academic Press. Reprinted as ch.2 of Grice 1989, 22–40.
- GRUNIG Blanche-Noëlle, 2003 : «Les voisinages disciplinaires de la linguistique», in Jacquet-Pfau & Sablayrolles 2003, p. 99-108.
- GUSDORF Georges, 1973 : *L'avènement des sciences humaines aux siècle des Lumières*, Paris : Payot.
- HARRIS Zelig, 1941 : «Linguistic Structure of Hebrew», *Journal of the American Oriental Society* 61:3, p. 143-167. [*JAOS* 61], edited by Zelig Harris. Also published as *Publications of the American Oriental Society*; Offprint series, No. 14.
- HAVET Louis, 1922 : dans *Célébration du Cinquantenaire de l'École pratique des Hautes Études*, Paris : Champion.
- HJELMSLEV Louis, 1971 : *Essais linguistiques*, Paris : Minuit.
- HOCKETT Charles F., 1968: *The State of the Art*, The Haag, Mouton.
- 1987: *Refurbishing Our Foundations*, Amsterdam, John Benjamins.
- HÜLTENSCHMIDT Erika, 2000 : «La professionnalisation de la recherche allemande», in Auroux, 2000, p. pp. 79-96.
- HUMBOLDT W., 1968 : *Wilhelm von Humboldts Gesammelte Schriften. Herausgegeben von der Königlich-Preussischen Akademie der Wissenschaften*, Berlin, Behr, 1903-1936, réimpr. Berlin, de Gruyter, 1968, 17 vol. VIII.
- JACQUET-PFAU C. & SABLAYROLLES J.-F. (éds.), 2003 : *Mais que font les linguistes ? Les SL 20 ans après*, présentation par J. Pruvost, Paris : L'Harmattan.
- JERROLD J. Katz, 1966: *The Philosophy of Language*, New York and London, Harper and Row.
- KATZ Jerrold J. & Fodor Jerry, 1962: “What's Wrong with the Philosophy of Language?”, *Inquiry* 5, (1-4), p. 197-237.
- KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, 1992 : *Les interactions verbales*, Paris : Armand Colin.
- KLIPPI Carita, 2010 : *La vie du langage. La linguistique dynamique en France de 1864 à 1916*, Paris : ENS.
- LA GRASSERIE Raoul de, 1893 : *De la classification objective et subjective des arts, de la littérature et des sciences*, Paris : Alcan.
- LALANDE André, 1926 : *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, 2ème éd. augm. Paris : Alcan.



- 
- LAZARD Gilbert, 2006 : *La quête des invariants interlangues . La linguistique est-elle une science ?* Paris : Champion.
  - 2012 : *Etudes de linguistique générale*, II *La linguistique pure*, Leuven-Paris : Peeters.
  - MACMAHON Michael K. C., 2000 : «Les chercheurs britanniques», in Auroux, 2000, pp. 97-108.
  - MARCONI Diego, 1995 : «Filosofia del linguaggio», in *La Filosofia*, 4 voll. a c. Paolo Rossi, Torino, UTET, vol. I, *Le Filosofie speciali*, p. 365-460.
  - 2014 : *Il mestiere di pensare*, Torino : Einaudi.
  - MEDINA José 1978 : «Les difficultés théoriques de la constitution d'une linguistique générale comme science autonome», in *Langages*, n° 49, Claudine Normand éd. : *Saussure et la linguistique pré-saussurienne*, p. 5-23.
  - MEYERSON Emile, 1908 : *Identité et réalité*, Paris : Alcan.
  - MORAVIA Sergio 1977 : «Formalismo, strutturalismo scienza dell'uomo », introduction à Gilles Gaston Granger, *Strutturalismo e pensiero formale*, trad. it., Napoli : Guida, p. 5-33.
  - MOUNIN Georges, 1974 : *Dictionnaire de la linguistique*, Paris : PUF.
  - NAVILLE Adrien, 1901 : *Nouvelle classification des sciences. Étude philosophique*, Paris : Alcan.
  - NODIER Charles, 2005 : *Notions élémentaires de linguistique*, Genève : Droz. [1<sup>ère</sup> éd. : 1834]
  - NORMAND Claudine, 2000 : «La généralité des principes», in Auroux, 2000, p. 463-471.
  - PONZIO Augusto, CALEFATO Patrizia, PETRILLI Susan, 1994 : *Fondamenti di filosofia del linguaggio*, Roma-Bari: Laterza.
  - PRANDI Michele, 2007 : «Un tournant philosophique en linguistique. L'idée de grammaire philosophique», in Franck Neveu et Sabine Pétillon (éds.) : *Sciences du langage et Sciences de l'homme*, Limoges : Lambert-Lucas, pp. 83-96
  - RAYNAUD Savina, 2012 : *La philosophie du langage en Italie face aux sciences du langage et aux études textuelles*, Dossiers d'HEL, SHESL.
  - RICŒUR Paul, 1971 : «(Philosophies du) langage», *Encyclopaedia Universalis*, vol. IX, pp. 771-781.
  - , 1973 : «Discours et communication», *La communication*, Actes du XV<sup>e</sup> Congrès de l'Association des Sociétés des philosophes de langue française, Montréal 1971, vol. II, Montréal : Montmorency, pp. 23-24.
  - , 1978 : «Philosophie et langage», *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 103, n° 4, pp. 449-463.
  - SAUSSURE Ferdinand de, 1968-1989, *Edition critique du Cours de linguistique générale*, par ENGLER Rudolf Wiesbaden, Otto Harrassowitz.
  - SCHMITTER Peter, 2000 : «Le savoir romantique», in Auroux, 2000, p. 63-78.

- SECHEHAYE Albert, 1917 : «Les problèmes de la langue à la lumière d'une théorie nouvelle», *Revue philosophique*, t. 84, p. 1-30.
- STANCATI Claudia, 2004 : «Saussure à l'ombre des philosophes. Quelle philosophie pour la linguistique générale», *Cahiers Ferdinand Saussure*, Genève, Droz, n° 57, p. 185-207.
- 2013: «Metafisica e ontologia tra Ottocento e Novecento: tra oggetti e segni», in I. Pozzoni-D. Sacchi (a c. di), *Lineamenti post-moderni di storia della filosofia contemporanea*, Roma: IF Press, pp. 191-204.
- 2014 : «L'ontologia di Whitehead tra oggetti ed eventi», in Roberto Poli (ed.), *Prospettive ontologiche. Realismi a confronto*, Brescia: Morcelliana, pp. 217-234.
- STAROBINSKI Jean, 1970 : Préface à Leo Spitzer, *Etudes de style*, Paris : Gallimard.
- VALÉRY Paul, 1974: *Cahiers*, tome 2, Paris: Gallimard.
- WHITNEY William Dwight, 1875: *The Life and Growth of Language: an Outline of Linguistic Science*, New York, D. Appleton & company; trad. fr., Paris, Ballière, 1876.



Umberto Eco (1932-2016)